

# Musée, théâtre... La gratuité dans la culture, est-ce vraiment payant ?

- Sophie Rahal
- Emmanuelle Bouchez

**Loin du centre-ville, le Théâtre du Bois de l'Aune, à Aix-en-Provence, mise sur la gratuité pour renouveler les publics. La Ville de Paris a pris une décision semblable pour ses musées... Mais les politiques culturelles ne peuvent se résumer à des questions tarifaires. Tour de France de quelques initiatives.**

L'interrogation résonne comme une rengaine : la gratuité des lieux culturels peut-elle y amener celles et ceux qui n'en ont pas l'envie, ni l'habitude, encore moins les moyens, soit plus d'un Français sur deux ? Ou s'agit-il d'un effet d'aubaine qui bénéficie, surtout, aux informés, aux privilégiés ? Depuis le temps que la question est posée, des éléments de réponse y ont été apportés. Non, la gratuité seule ne suffit pas à attirer de nouveaux publics mais peut constituer une première étape. Elle doit s'accompagner d'une médiation entre l'œuvre et le lieu qui l'abrite d'une part et le futur spectateur de l'autre. Bien sûr, les enseignants et les parents sont un maillon essentiel de cette chaîne mais, quand bien même en auraient-ils les moyens, peuvent-ils être les seuls ? La figure du médiateur est à reconsidérer et à actualiser sans cesse. Et puis la gratuité, ça se paye. État, collectivités ou acteurs privés doivent être en mesure de compenser le manque à gagner, sans pour autant interférer dans les programmations. Retour sur quelques expériences emblématiques menées au Théâtre du Bois de l'Aune, à Aix-en-Provence, dans les musées parisiens, et à travers le projet des Micro-Folies numériques déployées dans toute la France.

# Le Théâtre du Bois de l'Aune, alliance d'un théâtre exigeant et gratuit

« *Votre réservation est prise en compte, pensez à la confirmer quand vous recevrez le mail !* » Lise raccroche, avale un verre d'eau, et décroche de nouveau : « *Théâtre du Bois de l'Aune, bonjour...* » Les réservations pour les spectacles de janvier ont ouvert ce mardi 5 novembre, et c'est déjà la bousculade au téléphone. Coincé entre deux autoroutes dans la périphérie d'Aix-en-Provence, au cœur du quartier prioritaire du Jas-de-Bouffan où habitent vingt mille personnes, le Théâtre du Bois de l'Aune a vu le jour (en 2011) en prévision de *Marseille-Provence 2013*, capitale européenne de la culture, dont il est l'un des « bébés » encore actifs dans la région. Entouré par deux parkings, le banal bâtiment de brique rose qui l'abrite avait servi de salle de sport, d'espace associatif, de scène de musiques actuelles... Mais de théâtre il n'était pas question.

« *Dès sa création, il a fallu insuffler une identité à ce lieu* », se souvient Florence T'Kint, chargée de production, en poste depuis le début. Y accueillir des spectacles forts, capables de parler au public alentour et au-delà, telle était l'ambition. La première année, Moïse Touré y met en scène le texte *Tabataba*, de Bernard-Marie Koltès ; la danseuse Anne Nguyen, au hip-hop si combatif, présente son spectacle *Yonder Woman*, et le chorégraphe marocain Taoufiq Izeddiou est artiste associé au théâtre. Audacieuse et exigeante, la programmation établie par le directeur, Patrick Ranchain l'a toujours été et le reste, l'éclectique en plus : ainsi du théâtre documentaire de Mohamed El Khatib qui y a présenté au moins quatre spectacles, des Anversoïis du collectif tg Stan ou du metteur en scène portugais Tiago Rodrigues, qui fit le bonheur d'Avignon en 2017.

“Oui, il se trouve que nos trois cent cinquante places sont gratuites.” Patrick Ranchain, le directeur

Plus fort encore, le Bois de l'Aune est un théâtre gratuit, ouvert à tous. L'équipe (dix personnes) est salariée, les spectacles achetés et les artistes rémunérés, mais le spectateur ne débourse pas un euro. Un modèle unique en France. « *Oui, il se trouve que nos trois cent cinquante places sont gratuites* », lâche Patrick Ranchain. Ancien du Théâtre Garonne de Toulouse et des Bernardines à Marseille, il confie qu'il n'était pas favorable à cela lorsque la communauté de communes du pays d'Aix (CPA), qui gérait alors le théâtre, lui en proposa la direction en 2011. « *Ici, on parle d'abord de programmation, d'hospitalité et de convivialité. Mettre en avant la gratuité dévaloriserait le reste.* »

» L'ouverture d'un théâtre gratuit, au cœur d'un quartier, figurait au cahier des charges de Marseille 2013. Et cette volonté a perduré après la dissolution de la CPA, en 2015.

En reprenant le lieu, la ville d'Aix-en-Provence a conservé le projet au point d'en faire un marqueur de sa politique municipale, ce que défend toujours - l'ancienne élue à la culture Sophie Joissains. « *La gratuité permet d'éviter une*

*différence, voire une gêne au guichet entre ceux qui payent et les autres. Il s'agit de briser les barrières qui se dressent souvent dans les esprits. Mais c'est un réel effort auquel consent la Ville, qui supporte quasi intégralement ce budget de 1 million d'euros par an, dont 40 % sont consacrés à l'artistique et sur lequel nous n'avons pas notre mot à dire.* » Ces quatre dernières années, seulement 100 000 euros ont été apportés par la Drac (Direction régionale des affaires culturelles), la Région Paca et le département des Bouches-du-Rhône réunis.

*« Nos contraintes sont les mêmes qu'un théâtre payant, relève Patrick Ranchain, reprenant la formule du politologue Paul Ariès selon qui "la gratuité est le produit débarrassé de son prix mais pas de son coût". On gère l'administratif, on tient un logiciel de billetterie, une comptabilité, on réfléchit au mécénat... et une baisse de subventions nous affaiblit autant qu'ailleurs »...* au même titre qu'une alternance politique, le théâtre n'ayant jusqu'ici connu que l'étiquette de droite de la Mairie d'Aix-en-Provence. Personne ne peut d'ailleurs prédire ce qu'il en adviendra à l'issue de la prochaine élection municipale. En attendant, Sophie Joissains ne cache pas que la transformation du théâtre en un lieu conventionné ferait augmenter les subsides de l'État... et allégerait la facture municipale.

*"On ne fait pas un théâtre 'pour' le quartier, on est un théâtre 'dans' le quartier."* Florence T'Kint, chargée de production

Consciente de ces fragilités, l'équipe défend son fonctionnement au motif, notamment, que la gratuité vise tous les publics, pas seulement les plus aisés. *« On ne fait pas un théâtre "pour" le quartier, on est un théâtre "dans" le quartier, notre programmation s'adresse au maximum de monde, y compris aux voisins »*, nuance Florence T'Kint. Lesquels constitueraient près de la moitié des spectateurs. Régulièrement, les deux chargées des relations publiques appellent, relancent, rencontrent les responsables de centres - sociaux, d'établissements scolaires, présentent le programme dans les maisons de retraite ou à la prison de Luynes, allant jusqu'à tracter à la sortie des écoles ou dans le centre commercial voisin.

*« Les jeunes du quartier ont une mauvaise image du théâtre : ce n'est pas fait pour eux, témoigne Lise. On en touche une partie avec le cirque, grâce aux associations, ou parce que leurs mamans les accompagnent, mais au-delà de 14 ans c'est compliqué »*. L'alliance d'un théâtre exigeant et gratuit a aussi attiré des gens aisés du centre-ville, jusqu'alors *« persuadés que la cité de Jas-de-Bouffan était un coupe-gorge*, dit Safya, habitante du quartier devenue fidèle des lieux. *Auparavant, je passais devant, je voyais la queue, je me disais que ces gens avaient de la chance. Puis, à la faveur d'un événement organisé en journée, je suis entrée et j'ai découvert que c'était gratuit. C'était donc ça, le secret ! »* Quel meilleur émissaire que le public même ? *« Avant ou après un spectacle, les gens restent boire un verre et discuter, on ne se sent pas obligé de déguerpir pour que la salle ferme »*, apprécie Raymond. Eux, et cent cinquante autres, ont constitué l'association des Amis du Bois de l'Aune *« pour*

*le soutenir* ». Et ils prennent régulièrement leur bâton de pèlerin pour le faire connaître à ceux qui n’y vont pas.

Mais si la gratuité permet d’oser franchir la porte et encourage une prise de risque, elle se mérite ! Le directeur n’a pas hésité à modifier le système de réservation au printemps dernier pour limiter les incivilités. Dans une lettre placardée à l’entrée du théâtre, il vilipendait ceux qui, de plus en plus nombreux, réservent frénétiquement leurs places à l’ouverture de la billetterie mais ne se rendent pas aux spectacles et ne prennent pas la peine de prévenir. « *J’avais oublié* », « *je ne pouvais plus* », « *ça ne me disait rien* » : autant d’arguments fallacieux qui ont conduit Patrick Ranchain à instaurer une double réservation, sans quoi une place n’est plus garantie. Rappelant au passage qu’on ne donne pas sans condition. « *Nous offrons au public un lieu gratuit, mais les spectateurs doivent s’engager à venir, même s’ils ne paient pas leur place* », observe Florence T’Kint. En retour, les remerciements sont nombreux. De la part des habitués, comme de ceux qui ne pensaient pas trouver un jour leur place au théâtre.

## **Les Micro-Folies, donner envie d’aller voir les œuvres**

Porter la culture directement au public ? Avec deux cents Micro-Folies implantées d’ici au mois de mai, huit cents à venir dans toute la France, surtout en zone rurale, et trois millions d’euros inscrits au budget 2020 pour leur déploiement, le ministère a tranché : vivent ces « Micro-Folies » impulsées par Didier Fusillier, l’actuel président du Parc et de la Grande Halle de La Villette à Paris. Derrière le terme inspiré par les « folies » – ces maisons de plaisance du XVIIIe remises au goût du jour par l’architecte Bernard Tschumi à La Villette, justement, dans les années 1980 — se cache un musée sur grand écran. Y sont projetées les images de chefs-d’œuvre : plus de mille - tableaux, dessins, sculptures donnés par des institutions partenaires. Elles ont été regroupées en « collections », stockées en réseau et sont accessibles gratuitement par chacune des entités. Peu onéreuses, dit-on au ministère (le budget moyen est de 40 000 euros), mobiles ou le plus souvent adossées à une structure déjà existante type médiathèque. Une galerie marchande, un hall de mairie, l’ancienne forge d’un village voire un gymnase pourraient aussi les accueillir.

À Issy-les-Moulineaux, dans les murailles de l’ancien fort et au cœur d’un éco-quartier flambant neuf, le centre culturel *Le Temps des cerises* abrite l’une des plus récentes, en plus d’une médiathèque, d’une mangathèque, d’un auditorium et d’espaces de lecture ou de jeux. « *Le support est accessible à tous, scolaires ou grand public, mais nécessite aussi un travail de médiation*, relève Sébastien Masson, qui y est chargé de mission. *Avec ce musée virtuel, un enseignant qui veut travailler sur l’impressionnisme n’est pas obligé d’emmener sa classe à Orsay et pourra, une fois le catalogue*

*enrichi, identifier et partager les œuvres d'autres musées. Et peut-être que la Micro-Folie donnera envie à certains d'aller voir, ensuite, des œuvres "en vrai". »*

Dans les faits, cet enseignant devra tout de même écumer un épais catalogue numérique pour constituer sa liste thématique, comprenant notamment des chefs-d'œuvre du musée d'Orsay comme les *Coquelicots*, de Claude Monet (1840-1926), *La Classe de danse*, d'Edgar Degas (1834-1917) ou le *Bal du moulin de la Galette*, d'Auguste Renoir (1841-1919), mais bien d'autres aussi, issus d'autres collections. Il lui faudra ensuite réserver en ligne un créneau horaire, y amener sa classe et travailler à partir de l'écran géant et des tablettes tactiles mises à la disposition des élèves dans l'auditorium. Il pourra, à sa guise, s'arrêter sur une œuvre, en montrer un détail augmenté, décrypter les cartels numériques (rédigés par les équipes de conservateurs des lieux partenaires), la faire reconstituer à la façon d'un puzzle...

"Les jeunes se familiarisent avec l'utilisation d'un logiciel pour créer sur ordinateur." Christophe Duboeuf, animateur au Temps des cerises

Les lieux abritant les Micro-Folies peuvent proposer d'autres activités : café, scène, ou mini-lab, comme au Temps des cerises. Ici, en manipulant brodeuse numérique, imprimante 3D ou presse à chaud, « *les jeunes se familiarisent avec l'utilisation d'un logiciel pour créer sur ordinateur, s'initient au code ou à la programmation robotique* », indique Christophe Duboeuf, qui anime l'endroit.

On peut préférer l'œuvre originale à la copie, et les musées sont là pour ça. Mais ces initiatives, dont la principale vertu est d'appréhender une œuvre patrimoniale à travers un apprentissage ludique, permettent à beaucoup de visualiser un tableau ou une sculpture sous toutes ses coutures, et de se frotter à l'art.

## **Paris Musées, un travail de longue haleine**

En 2001, le maire socialiste de Paris, Bertrand Delanoë, instaurait la gratuité des collections permanentes (mais pas des expositions temporaires) dans onze des quatorze musées gérés par la Ville, tels le Petit Palais ou le musée Bourdelle. Symbolique, la mesure était calquée sur une décision prise quelques mois auparavant par les travaillistes britanniques. Dix-huit ans après, le bilan de l'expérience parisienne est en demi-teinte. Indéniablement, la fréquentation est à la hausse : quatre cent mille visiteurs en 2001, plus de trois millions en 2017. Mais les publics se sont peu diversifiés : « *55 % des visiteurs savent que les collections permanentes sont gratuites avant de venir*, reconnaît Delphine Lévy, directrice générale de Paris Musées (l'entité qui regroupe les quatorze lieux). *25 % d'employés et ouvriers visitent nos musées municipaux, contre 17 % dans les musées nationaux de la capitale* ». On aurait espéré plus après toutes ces années. « *On essaye aussi d'être le plus pédagogiques possible dans nos expositions.* » La Mairie a investi 120 millions d'euros depuis 2015 pour rénover l'ensemble des lieux qu'elle gère, dont leurs parcours muséographiques. Chronologies, cartels simplifiés, médiation y compris numérique via des tablettes tactiles ou des bornes, application mobile pour

accompagner les visites, œuvres à hauteur d'enfants, réalité augmentée... Des pistes déjà suivies par le musée de la Libération, qui pourraient s'étendre à Carnavalet, et d'autres. La Ville mise aussi sur un accueil « rassurant » et des programmes plus ludiques pour attirer les plus récalcitrants. Cela à travers une relation renforcée avec les chefs d'établissements scolaires, des partenariats avec le secteur associatif ou le milieu carcéral. *« Des détenus de la prison de Réau, en Seine-et-Marne, ont conçu une exposition sur le thème des Misérables avec l'aide de la Maison de Victor Hugo. Une autre est en préparation sur la question de la femme. À chaque fois, c'est un travail de longue haleine »*, observe Delphine Lévy. Finira-t-il, un jour, par payer ?

### **LE COUP DE THÉÂTRE PERMANENT**

Le spectacle vivant en accès libre ? À l'exception des arts de la rue, rares sont les tentatives. Meneur de troupe à l'énergie viscérale, Gwenaël Morin, 50 ans, s'y est pourtant collé en 2009 aux Laboratoires d'Aubervilliers avec son « Théâtre permanent ». Soit un an passé à faire connaître des pièces phares du répertoire (*Tartuffe, Hamlet, Antigone...*), avant de poursuivre l'expérience à Lyon de 2013 à 2018, au Théâtre du Point du jour dont il était le directeur. *« À Aubervilliers, il s'agissait d'un geste artistique : une pièce nouvelle tous les deux mois présentée par des acteurs alternant répétition et performance face à des spectateurs embarqués eux aussi dans l'aventure. La gratuité les intriguait, on leur expliquait alors qu'on ne faisait pas la charité, qu'il y avait une subvention. Mais ce public était moins local qu'étudiant ou amateur éclairé. À Lyon, en revanche, il était jeune et mélangé, venu des alentours, des HLM comme des quartiers résidentiels. Nous replaçons ainsi le théâtre au cœur de la cité. »*

Stanislas Nordey, patron du Théâtre national de Strasbourg (TNS) depuis 2014, ne croit pas, lui, à la gratuité totale pour renouveler le public d'une salle subventionnée – *« où l'on défend un théâtre d'art qui demande un peu d'efforts »*. Ce qui ne l'empêche pas de réserver une part importante de son budget (l'équivalent d'un spectacle) à « L'autre saison » : chaque année, soixante-dix performances, concerts et mises en scène des étudiants de l'école du TNS en entrée libre. *« Cela a convaincu les spectateurs accompagnés par les associations caritatives ou professionnelles d'oser le premier pas. Une fois la porte franchie, ils y prennent goût. Au-delà de la question économique, cette "autre saison" abolit les réticences. »*

À la scène nationale du Channel, à Calais, Francis Peduzzi alterne payant et gratuit depuis le début des années 1990. S'y conjuguent événements ponctuels en libre accès (flâneries sonores ou mini-festivals comme Feux d'hiver et Dunes de miel) et programmation au tarif modeste (7 €), rendue possible par la subvention publique. Ainsi Le Channel est-il devenu un « lieu de vie » partagé. *« À Feux d'hiver, on voit arriver ceux qui ne viennent jamais, qui n'ont ni les codes ni les moyens : fondues dans la foule, les familles avec leurs poussettes y vivent sans inquiétude le plaisir de la découverte. »*